

Béatrice Poncin

Trajectoires indicibles

Oxalis, la pluriactivité solidaire

Témoignages
Éditions du Croquant



Éditions du Croquant
publier les témoignages des « gens
de terrain »,
leurs expériences collectives
innovantes, leurs itinéraires
personnels, leurs prises
de position ;
publier « les intellectuels engagés »
contre toutes les formes
de domination ;
publier des dialogues entre experts
et praticiens ;
publier les textes produits par
les collectifs alternatifs ;

...
tel est l'objet de ces éditions
qui se décline en quatre collections :
Témoignages, Expertises, Dialogues,
Collectifs.

À paraître en septembre 2002,
"Développement insoutenable"
de Stéphane Bonnevault.

Conception graphique : Alain Oriot
a.oriot@free.fr

Éditions du Croquant
Broissieux
73340 Bellecombe-en-Bauges
www.editions-croquant.org
info@editions-croquant.org

© Éditions du Croquant, mai 2002
ISBN : 2-914968-00-0
Dépôt légal : mai 2002

Béatrice Poncin

Trajectoires indicibles

Oxalis, la pluriactivité solidaire

Avec le concours
du secrétariat d'État à l'Économie solidaire
"Dynamiques solidaires 2000"



Collection Témoignages
Éditions du Croquant



Chantier de rénovation de la scierie hydraulique avec l'association des Amis du patrimoine de Bellecombe : installation du bief.

Table des matières

Introduction	9
L'imaginaire nourrit le désir (Période 1986 – 1988)	15
Passage à l'acte (1988)	25
Cheminement et rupture (Période 1989 – 1992)	39
Naissance d'Oxalis (1992)	61
Action militante et vie d'entreprise (Période : 1993 – 1997)	73
Une vie économique en réseau	107
Création de la scop (1997)	133
Pérennisation et transmission (Période : 1998 – 2001)	149
Et la suite...	185

« J'ai besoin d'affirmer mon refus d'une vie trop facile, moulée pour fabriquer un homme sans saveur, sans folie, sans révolution. »

Nicolas Doucet



Vue de Broissieux, le roc des Bœufs.

Avertissement

L'histoire que vous allez lire est celle d'une organisation socio-économique – *une aventure collective*. Nombreuses ont été les personnes investies ponctuellement ou durablement dans Oxalis, il était donc impossible de penser l'écriture de ce livre à plusieurs. Comme nous avons la conviction profonde que la personne est au cœur de toute organisation sociale, cette histoire est, en filigrane, celle d'une trajectoire personnelle. De la même façon que je me suis engagée dans cette *aventure du quotidien*, je choisis de m'impliquer dans le témoignage de ce parcours mû par l'utopie de vouloir changer le monde.

Introduction



La feuille de l'oxalis.

Oxalis, le nom d'une fleur, à peine connue, elle se fait discrète dans les sous-bois. Ses feuilles acidulées sont rafraîchissantes dans la salade, et elles ont des vertus tonifiantes. Certains disent que c'est une mauvaise herbe lorsqu'elle envahit la pelouse. Bonne ou mauvaise ? Peu importe. Lorsque ses feuilles se referment, elles prennent la forme de flèches et en cela l'oxalis m'inspire toutes les directions possibles, elle m'évoque la diversité. J'aime la diversité, car elle est à l'image de la vie. Si simple et si complexe à la fois.

Oxalis, le nom d'un projet, conçu pour porter une quête, celle de donner du sens à l'existence. Oxalis a pris naissance au cœur de la forteresse du massif des Bauges*, là, où quelques amoureux de ce pays et de la vie montagnarde, ont choisi de vivre et de travailler. Les Bauges, un espace haut en couleur, étonnant camaïeu de paysages et de milieux naturels : pelouse d'alpages, plateaux forestiers, tourbières humides, habitats rocheux des hauts sommets.

Pour les gens du coin, Oxalis, c'est quelque chose que l'on ne comprend pas bien et dont on se méfie. Pour la plupart, Oxalis, c'est les ânes que l'on entend braire la nuit et qui sillonnent les sentiers l'été avec des touristes.

*Les Bauges est un massif pré-alpin délimité par les cluses d'Annecy, d'Ugine au Nord-Est, par la cluse de Chambéry, d'Aix-les-Bains, au Sud-Ouest, par la combe de Savoie au Sud-Est et par l'Albannais au Nord-Ouest. Le massif est accessible par quatre cols ou par un défilé.

Certains diront qu'Oxalis, c'est les confitures et les jus de pomme et aussi les gîtes. D'autres connaissent Oxalis pour la notoriété de ses actions d'éducation à l'environnement, l'accueil de scolaires et de séjours enfants. Une entreprise agro-touristique, en somme, ce n'est pas compliqué, elle peut être classée dans une catégorie et être repérable. Alors, que dire des activités de formation, des missions d'études, de l'accompagnement de porteurs de projets et du tournage sur bois... ou encore des chantiers de jeunes qui ont aidé à rénover le patrimoine local. Il devient impossible de la répertorier.

Oxalis, c'est une association et aussi une entreprise coopérative (une SCOP*), comment s'y retrouver ? Perplexité assurée !

Pour moi, Oxalis, c'est l'histoire d'une aventure humaine commencée il y a une quinzaine d'années. Une histoire qui a débuté autour d'une table, de ces discussions où l'on refait le monde, le temps d'une soirée. Le temps d'une discussion et de quelques verres, car, au bout du compte, le lendemain, on retourne au travail pour peu que l'on en ait un. Et puis on s'accommode, on fait avec, on se plaint du patron, des horaires, des congés qui ne sont pas comme on voudrait, de l'État, des transports, fatigants... et on continue le train-train. Surtout ne rien changer, pour faire quoi, comment, c'est trop compliqué, trop loin de soi. Et de temps en temps, autour d'une table se dire quand même que ça pourrait être mieux et cette fois-là, des personnes ont décidé de ne pas enterrer leurs rêves, de croire un peu plus longtemps que le temps d'une soirée à la possibilité de travailler autrement, à la possibilité d'inventer une société où la personne n'est pas l'objet et l'argent le sujet. Remettre l'histoire à l'endroit ! Et vivre à l'envers.

*SCOP : Société coopérative ouvrière de Production.

Ces personnes, comme tant d'autres, ont voulu écouter leur désir d'une réalité à construire où le travail est synonyme d'aventure plutôt que de torture*.

Aujourd'hui, j'ai envie de retracer cette aventure et de la raconter. Elle n'est que le reflet de ma propre vision de l'évolution d'Oxalis. Elle est une histoire liée à ma propre trajectoire.

Elle est à la fois modeste et source d'inspiration. Pour que des idées en germe, des utopies naissantes ne soient pas trop vite rangées dans le grenier des incertitudes, rongées par la fatalité. Pour que des rêves passagers deviennent réalité, j'ai envie de m'exprimer.

Je porte en moi ce désir de témoigner, je le fais donc en mon nom. Cet ouvrage n'est pas le fruit d'une écriture collective, pour autant j'emploie souvent le « nous » car Oxalis est le fruit d'une histoire commune**. Il est aussi la trace d'une expérience où j'ai glané et forgé des opinions le long du chemin. C'est une lecture à trois niveaux : mon histoire, celle d'Oxalis et des éléments d'enseignement.

Alors, travailler autrement, autrement que quoi ? J'ai eu l'occasion de réfléchir au sens du travail avec des personnes au chômage. Le travail était défini comme une source de revenu, une sécurité. Travail, source du bonheur matériel. Travail qui nous définit, combien de fois ne faut-il pas décliner son identité, nom, adresse, date de naissance, profession... : travail pernicieux. Arrêt sur image : « quelle profession ? ». La petite case empoisonnante quand on travaille à Oxalis car la case pluriactivité n'existe pas. Travail : facteur d'intégration sociale, beaucoup ont écrit sur le sujet. Travail au cœur des préoccupations politiques et économiques de ces

*Le mot semble dur mais travail vient du mot latin « tripaliare » qui veut dire torturer.

**Même si toutes les personnes, tous les événements ne sont pas cités ou évoqués.

dernières décennies. Travail qui donne sa place auprès des autres. Travail choisi, travail subi. Peut-on croire au travail plaisir, travail où l'on s'épanouit ?

Ainsi, au XIX^e siècle, des utopistes ont réagi face aux effets néfastes de la montée en puissance de l'industrialisation censée être la voie d'accès au bien-être individuel. Ils ont alors ouvert la voie à des formes d'organisation collective. Il nous en reste des traces dans ce qui est nommé officiellement aujourd'hui l'*économie sociale et solidaire*^{*}. Dans le sillon des années contestataires post 68 jusqu'au *vivre et travailler autrement* des années 80, avec les copains, nous avons cherché à inventer tels des explorateurs un rapport au travail qui nous convienne.

Vivre un travail autrement, c'est d'abord vivre, mener un projet de vie lié à un projet professionnel. En fait, dans mon langage quotidien, à Oxalis, je parle rarement de travail, mais d'activités, de tâches à réaliser, d'organisation. Le mot « projet » est toujours premier, comme si rien n'était jamais achevé... et c'est ainsi que je continue à projeter mes rêves, que nous continuons à projeter nos rêves.

Certains nous disent que nous sommes héritiers de ces mouvements qui ont fait bouger la société. Nous ne sommes jamais sûr de contrer la puissance d'une domination économique où le profit pour quelques-uns compte bien plus que l'intérêt collectif. D'ailleurs quelle est la définition de l'intérêt collectif ? Nous savons qu'il est possible de ne pas baisser les bras, et qu'agir sur le plan associatif, politique ou économique ouvre des portes.

Quand je lis qu'à Porto Alègre, dix mille personnes se sont réunies pour s'opposer au libéralisme économique : « un succès d'une ampleur inattendue qui permet d'en-

^{*}C'est dans ce cadre que ce livre a pu être conçu car nous avons bénéficié du financement du premier appel à projet « dynamiques solidaires » du secrétariat d'état à l'économie solidaire, en 2000.

visager l'émergence d'un véritable contre-pouvoir planétaire »^{*}, je me sens rassurée.

Loin de toute manifestation, ce n'est pas une voie révolutionnaire que nous avons choisie, mais celle de l'aventure du quotidien. Mimmo Pucchiarelli^{**}, sociologue parle de « dynamique utopique, support de la transformation sociale, [...] des expérimentations qui tiennent compte de ce que sont les individus qui vont exprimer leurs besoins sous la forme de mini structures autogérées, créées pour répondre à ses besoins ».

En fait, nous n'étions pas guidés par des théories utopiques dont nous n'avions pas connaissance. Il y avait des petites phrases qui retenaient notre attention, comme celle-ci écrite sur un cahier de réunion gardé dans nos archives : un texte de Patrice Sauvage, de l'ALDEA^{***}, ce texte me fait encore écho aujourd'hui. Il dit « la cohérence concerne l'être et le faire. Pour suivre sa propre loi, il faut d'abord la connaître, pour mettre en œuvre de nouvelles relations dans le travail, il faut éviter de projeter son ego qui sépare des autres. Vivre l'autogestion suppose donc un travail intérieur – certains diront spirituel – afin que chacun soit d'abord fidèle à l'être qu'il porte en lui ».

Cohérence entre être et faire, effectivement, que de discussions avons nous eues à ce sujet ! Et puis, à un moment donné, impossible de se contenter de débattre, il faut décider de passer à l'action. Nous sommes animés du désir de faire. Le désir précède l'action. Un désir assez fort pour transformer des rêves en réalité. Tout ce que nous avons fait a pour source le désir de faire. Même si nous ne savions pas faire, nous pensions que l'on apprendrait bien ! Tous capables était notre leitmotiv...

^{*}Politis, n°636 – semaine du 1er au 6 février 2001. (40000 sont attendues en février 2002)

^{**}« L'utopie d'une économie de changement social », Économie et Humanisme, n° 354, octobre 2000, p 21.

^{***}ALDEA : Agence de Liaison et de Développement de l'Économie alternative. Association aujourd'hui disparue.

Tout n'a pas existé d'un coup. Un projet, c'est un processus, un itinéraire, sauf qu'il n'est pas tracé. Personne ne nous dit où il faut aller ni comment nous y rendre. Nous avançons en marchant. Nous nous inspirons de ce qui se passe autour de nous. Nous découvrons les écueils et petit à petit nous sédimentons une expérience.

Avec du recul, je repère dans cette aventure des phases faites d'une alternance de périodes de maturation et des moments identifiés comme des passages à l'acte. Ce sont ces phases qui découpent les chapitres qui vont suivre.

La première période (3 ans) a été la lente gestation de notre motivation, de notre désir, d'où est née une première association. La deuxième période (4 ans) est exploratoire, une phase expérimentale qui débouche sur une rupture et la création d'une nouvelle association couplée à une exploitation agricole. Vient ensuite une période (5 ans) de développement avec une consolidation économique formalisée par l'existence de la SCOP. Nous sommes depuis (4 ans) dans une nouvelle dynamique où la transmission est centrale.



L'imaginaire nourrit le désir (Période 1986 – 1988)

Février 1986, je suis à la maternité. Naissance de Laetitia. Volubile, Nicolas m'apporte un dépliant qui parle d'un lieu en Ardèche où des gens ont inventé un autre mode de vie, il me presse, « il faut qu'on aille les rencontrer ». Pourquoi pas ? Mon bébé dort dans son berceau, Mélanie, l'aînée, 20 mois est la marotte de ce groupe constitué essentiellement de célibataires, jeunes, libres de toute contrainte familiale... *Le groupe*, c'est ainsi que nous nous nommons faute de mieux.

Nous sommes quelques personnes issues du milieu de l'éducation populaire et de l'animation socioculturelle. Nous avons partagé au sein du scoutisme un certain nombre de valeurs qui nous tiennent toujours à cœur mais nous nous sentons complètement à l'étroit dans les modèles associatifs et politiques de notre enfance et de notre jeunesse. Nous avons retenu le sens de la solidarité, du respect de l'environnement, du travail d'équipe, l'aptitude à monter des projets et nous ne voulons pas enfermer dans un placard des concepts vidés de leur sens. Les faire vivre était une direction à suivre.

Ma grossesse a été vécue avec beaucoup d'émotions par tous, comme la promesse de quelque chose à venir. Oui bien sûr, inventer un autre mode de vie, aller voir ce que font d'autres, ailleurs, cela semble si simple. Pour Christophe, mon mari, et pour moi, il y avait un défi dans l'idée de dépasser notre petite vie de famille et

partager ces moments d'intensité. À 26 ans, je suis déjà prise par le rythme de la vie de mère de famille (tétées, siestes, couchés, jeux, promenade au parc...), se greffe mon travail d'assistante sociale et, comme si ça ne suffit pas à remplir mon emploi du temps, je passe du temps bénévole dans différentes associations.

Nous nous retrouvons dans notre cuisine, le frigo ronronne. Autour d'une tisane, nous nous questionnons, qu'est ce que nous cherchons à vivre ? À quoi bon les études ? quel est le sens de notre existence ? que faire des valeurs qui nous ont été inculquées ? le modèle de société dans lequel nous vivons nous convient-il ? voulons nous le changer ? comment ?... Ces questions sans réponses ne peuvent pas satisfaire les hyperactifs que nous sommes. C'est décidé, allons voir les réponses que d'autres ont trouvées ou inventées. Nous irons au Viel Audon. Leur carte de vœux est très incitative, elle nous dit : « il y a un trésor dans la maison d'à côté, mais il n'y a pas de maison à côté, ça ne fait rien, construisons là ! ». La conversation s'anime. Le calendrier des postes accroché au mur nous inspire. Nous partirons le week-end de l'ascension pour avoir le temps de faire de l'escalade, du kayak, de découvrir le site. Cela ressemble à une expédition, à vrai dire, c'est un peu le cas pour moi avec mes « deux petits bouts ». Le collectif organisé du Viel Audon voit en nous l'émergence d'un groupe capable de se prendre en charge et de réaliser des actions. Cela nous interpelle, nous encourage à aller plus loin. Au retour dans la voiture, nous échangeons nos impressions, nous revenons avec

Le Viel Audon est un hameau de Balazuc en Ardèche. En ruine dans les années 70, une bande de copains font le pari fou (ils ont créé l'association « le Mat ») de tout reconstruire. Des années de chantiers de jeunes se sont succédées pour faire de ce village un lieu écologique : une ferme, un centre d'accueil, de formation, de l'éducation à l'environnement...

encore plus de questions. Faire quoi, comment, qui veut bien se lancer dans l'aventure, laquelle ? Nous prévoyons de tester notre capacité à être et à faire ensemble tout en allant voir ailleurs.

Voyager jusqu'en Pologne, cette même année, avec Christophe et les enfants et quelques personnes du groupe, c'est faire le pari de pouvoir tout mener de front, d'accepter de partager nos contraintes de parents. Cela ne va pas sans mal. Je ne veux pas faire peser sur les autres le rythme auquel nous obligent des enfants de 6 mois et 2 ans, alors qu'en fait, Bruno, Bénédicte, Nicolas, Jean-Luc, sont prêts à partager au-delà du : « je te garde tes enfants » de dépannage. Je conçois l'idée de ne pas élever nos filles dans notre seule vision éducative, faisant le pari qu'en côtoyant d'autres adultes elles n'en seront que plus ouvertes et plus autonomes. Parce que pour moi, l'ouverture et l'autonomie sont des valeurs centrales. Je prends conscience de la difficulté et de la richesse de cette intention. Je suis interpellée par les autres sur ma façon de faire et de dire. Je prends ainsi du recul et j'apprends à accepter d'être bousculée. Ce voyage préfigure le désir de nous impliquer dans une vie de groupe, une aventure collective.

Ces moments ont été la révélation de ce désir en germe de pouvoir concevoir autrement ma vie de femme. Qu'elle ne soit pas tirillée entre boulot et enfants, entre culpabilité de les faire garder et plaisir d'une vie sociale, entre insatisfaction de ne pas pouvoir m'impliquer à fond dans mon travail et regret de ne pas être d'avantage à la maison. Ne pas avoir à choisir entre vie de mère de famille, vie sociale, vie professionnelle, vie de femme. Ne pas être réduite à une seule fonction. Ne vouloir faire aucun sacrifice, aucune concession. Je sens les autres mères coincées dans l'impasse d'un soit disant choix : travailler et/ou rester à la maison (comme si c'était l'apa-

nage des femmes !) or rares sont celles qui peuvent vraiment choisir sans jongler avec un emploi du temps infernal et épuisant. Je pense qu'il y a sûrement une autre solution pour s'épanouir dans toutes ces dimensions. Que sans doute, cela passe par une autre façon de penser pour tout concilier, pour décloisonner les fonctions. Pour ce faire, impossible d'être seule.

Alors, il y a ce groupe en émergence, certes des personnes qui ne sont pas sur le même niveau de besoins, mais qu'importe, l'essentiel est de vouloir construire ensemble.

Un groupe fait d'affectif, une bande de copains, et une envie d'aller plus loin. Nous décrivons ainsi notre intention : « c'est un équilibre audacieux entre vie personnelle, travail épanouissant, engagement actif dans la société nous permettant de vivre nos idées au quotidien ». C'est vrai que nous nous sentons audacieux, prêts à faire bouger des montagnes. Pour commencer, nous sentons qu'il faut d'abord nous « bouger », et avant tout changer notre façon d'être.

De réunions en réunions (au rythme d'une tous les 15 jours), nous bâtissons nos envies, nous élarguons nos craintes, nous échangeons sur nos besoins, nos attentes, nous définissons nos valeurs. Le groupe s'étoffe.

De tours de table très organisés en journées d'auto-formation, nous expérimentons des démarches pédagogiques en animation de groupe avec au centre, des questions existentielles. Nous construisons un mode de fonctionnement fait de réflexions communes, et éparses, de mise en commun de connaissances, de rencontres nouvelles. Nous apprenons la concertation, nous sommes attentifs à ce que personne ne prenne le pouvoir.

Sur un fond de croyance en des valeurs telles que l'accueil, le partage, l'engagement, nos réunions sont faites de moments feutrés et de coup de gueules. L'un de nos moteurs peut se résumer dans cette phrase de Nicolas :

« j'ai besoin d'affirmer mon refus d'une vie trop facile, moulée pour fabriquer un homme sans saveur, sans folie, sans révolution ». Nous avons en commun le désir de ne pas vivre idiot. Projet trop vaste, il y a tant de moyens. Il faut faire des choix, s'engager.

Et *le groupe* se transforme, une vingtaine de personnes, jamais tout à fait les mêmes. Certains passent voir s'ils pourraient y trouver leur compte, d'autres s'exaspèrent que rien n'avance. Des leaders sont repérables, un petit noyau dont le tempérament est d'agir et d'aller de l'avant, d'inventer. Le « tous capables » de Nicolas, Bruno ou Jean-Luc m'affole alors que pour eux il s'agit de toujours se dépasser, de repousser ses propres limites. Se sentir fort, un truc de mec ! Une évidence pour eux, un défi pour moi. Avec Martine ou Marie-Anne, nous mettons en avant le plaisir. Entre faire et être, des tiraillements s'opèrent.

Nous avons l'impression de tracer notre sillon. Une sensation mélangée, faite de la pensée que nous ne perdons pas notre temps en vaines discussions et du constat qu'il est vraiment difficile de construire quelque chose tous ensemble.

Gageure difficile entre ceux qui disent « je veux bien me lancer dans ce projet mais je veux savoir de quoi il sera fait » ou « je veux bien réfléchir avec vous ponctuellement » ; et ceux, plus incisifs : « je ne veux pas me contenter de me donner bonne conscience sur l'occupation de mon temps en brassant de belles idées, je veux rompre avec les schémas classiques, je ne veux pas être dans le moule que la société nous a préparé ». Décalage de perceptions, car ce projet sera fait de ce que chacun pourra mettre. Paradoxe ! Vouloir savoir où l'on va pour s'engager alors que tant que nous ne nous engageons pas, nous ne pouvons pas savoir.

Le groupe reste le point fort, il est plus important que le faire, la démarche prime sur l'action. *Le groupe*

comme synergie, comme lieu d'unité, comme lien avec l'extérieur.

Acceptant, ou niant nos disparités, l'idée de pluralité s'impose de fait et elle est la source de notre pluriactivité toujours aussi présente aujourd'hui. Il se dessine une idée de plate-forme de projets où chacun peut se réaliser. Une idée très floue à ce moment-là, comme une intuition d'une direction à prendre et qui est peut-être le ferment de ce qui se déroule maintenant : une autonomie des personnes dans une démarche commune ; le lien entre responsabilité individuelle et responsabilité collective.

Nous avons quand même un ancrage : une maison dans les Bauges, appelée *Chez Mercier*, dans le hameau d'Entrèves. Une ancienne ferme un peu isolée, mais pas trop, avec du terrain autour. Elle est notre échappée. Louée à un propriétaire de Bellecombe-en-Bauges, le montant de la location et des charges est divisé sous la forme de parts. Elle est à nous tous (entre 15 et 20 personnes), chacun vient comme bon lui semble et très vite, nous avons plaisir à nous y retrouver ensemble chaque week-end.

Notre désir d'améliorer les conditions de vie de cette maison nous oblige à nous ancrer dans la réalité. En parallèle de nos discussions philosophiques, nous discutons travaux. Un équilibre s'opère entre dire et faire. Nous avons matière à mettre en œuvre nos belles théories sur la vie collective. Sylvie me rappelle cette discussion redondante sur l'installation ou non d'un téléphone. Un sujet qui n'est pas anodin sur notre vision de l'utilisation de la maison entre ceux qui l'imaginent comme un lieu de coupure, de ressourcement, de retrouvailles et ceux qui estiment que le téléphone est un moyen de communication essentiel, de rester en lien avec l'extérieur. Après moult débats, le téléphone finira par être installé, en mars 1988, avec cette annotation de Mumu sur le cahier de réunion « c'est affreux ! ».

Fin 1986, quelques moyens opérationnels prennent forme avec une caisse commune pour mutualiser des achats, un mode de communication original le *RAIL** : pour réduire notre éloignement géographique, nous faisons tourner une lettre, chacun rajoute son mot et l'envoie au suivant dans un délai maximum de 24 heures (aujourd'hui nous aurions une liste de diffusion sur Internet !). Caisse commune, livres et divers matériels mis en commun, témoins d'une réflexion sur notre mode de consommation, sur l'utilisation de l'argent...

Nous savons que donner du sens à nos idées, c'est réfléchir à des moyens concrets, aux échanges entre les personnes. Comprenant que le lieu des échanges se situe dans la sphère économique, nous percevons la nécessité de nous inscrire sur ce champ-là.

Mais nous sommes très ignorants dans ce domaine. Nos formations et nos métiers d'origine ne nous ont pas préparé à devenir entrepreneur : instituteurs, éducateurs, assistante sociale, techniciens... Nous achetons des livres d'économie, de sociologie, nous nous passionnons sur les expériences alternatives. Avec pour référence la charte de l'économie sociale nous partons à la rencontre d'autres personnes, d'autres projets. Un peu tout azimut nous collectons des adresses, des rencontres, des impressions, des conseils, des idées...

Et de fil en aiguille, nous arrivons jusqu'à l'ALDEA (Agence de Liaison et de Développement de l'Économie alternative), nous sommes enthousiasmés par les outils créés, et en particulier les *CIGALES**. C'est pour nous le moyen de formaliser nos idées, de regrouper les personnes. Spontanément nous informons largement nos

*RAIL : c'est une invention de Jean-Luc dont nous ne nous souvenons plus du sens des initiales.

**CIGALES : Club de Gestion Alternative et Locale de l'Épargne Solidaire, créée par l'ALDEA (Agence de Liaison et de Développement de l'Économie Alternative).

amis de notre intention de soutenir des projets alternatifs, nous nous rapprochons d'une entreprise d'insertion. Nous faisons même appel à la presse, convaincus de la nécessité d'être le plus nombreux possible.

Avec la quarantaine de personnes présentes à la première réunion, nous créons deux *CIGALES*. Le principe est simple : chaque membre d'une *CIGALES* apporte chaque mois entre 50 et 200 F (les montants peuvent être plus élevés), cette épargne collective est investie dans des entreprises en création dont les finalités vont dans le sens d'une économie plus humaine et respectueuse de l'environnement.

Comme nous n'avons pas de projets à financer, nos premières réunions ont pour objet la construction d'une exigeante (un peu excessive, il faut le dire) définition de l'entreprise alternative, celle dans laquelle nous aimerions investir notre argent. Pendant ce temps, nous faisons la découverte passionnante (enfin presque !) de ce qu'est un compte de résultat, un bilan, un prévisionnel, une étude de marché et autres termes jusqu'alors inconnus. Cependant, nous n'avons pas beaucoup de porteurs de projets à financer, nous les cherchons...

Je me souviens de ces moments faits à la fois de l'impatience d'agir, de l'importance d'apprendre, cet engrangement de données éparses entre action sociale et concepts économiques. Et puis surtout des questions sans fin sur la place que chacun souhaite occuper dans ce « sacré projet » toujours aussi flou. Nos réunions régulières aident à faire la synthèse, la complexité s'organise autour de la diversité et de l'abondance des idées rapportées.

La maison *Chez Mercier*, les *CIGALES*, *le groupe*, la caisse commune, le *RAIL*, ce ne sont jamais tout à fait les mêmes personnes impliquées, impossible de toutes les citer, nous étions bien une cinquantaine mais jamais cinquante ensemble. Comment faire prendre corps à tout ce qui émerge sans exclure personne ?

Jean-Luc et Nicolas décident d'organiser un week-end qui est resté un moment fort de cette période. Tout le monde est convié à participer au *Jeu de l'île**, un jeu grandeur nature pour mieux sentir que l'union fait la force, que la solidarité est gagnante sur l'individualisme, que la fatalité empêche d'agir et qu'au bout du compte quelque soit le niveau de connaissance, nous avons tous la capacité de faire et de participer à même hauteur. Après cette imprégnation de l'intérieur, il s'agit d'extérioriser tout notre potentiel.

Mais suffit-il d'être potes et d'être plein de bonne volonté ? Je crois à cela, être motivé et stimuler cette motivation !

Au bout d'un an, je constate que le brassage de nos idées m'a permis de ne pas me ramollir dans ma vie quotidienne. Ce point de vue est partagé par les autres. Objectif minimum atteint... Certains s'arrêteront là, d'autres pensent qu'il est temps de passer à la vitesse supérieure, car finalement si l'imaginaire nourrit le désir, le désir peut se contenter d'imaginaire et mourir !

Attirée par toutes nos explorations tâtonnantes, j'ai la volonté farouche de continuer la route.

*Un jeu mis au point par une association : le GFEN (Groupe français d'Education nouvelle) qui organise des formations orientées sur l'apprentissage interactif et participatif.